Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 3 (1960)

Heft: 1

Artikel: Choix de textes : poésie des dieux

Autor: Bonnard, André

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869905

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHOIX DE TEXTES

POÉSIE DES DIEUX

Il est difficile de dire la vérité sur les dieux. Non seulement parce qu'elle se discerne malaisément et se communique imparfaitement, mais aussi parce qu'elle est terrible.

Cette énergie infuse au monde, qui brusquement, sans mobile connaissable, s'ébranle en un sens imprévisible, cette puissance effrénée, longtemps distraite, qui soudain s'avise de l'existence des hommes pour l'écraser, afin de se prouver à elle-même sa réalité — il est difficile, il est héroïque d'en révéler la nature véritable.

La joie des dieux implique-t-elle mystérieusement la souffrance des hommes ?

« Aux malheureux mortels, dit Homère, les dieux ont prescrit de vivre dans la douleur. Ils se sont réservé l'insouciance. »

N'y avait-il aucun autre parti à tirer de cette Loi qui préside au déroulement du monde — à la durée immortelle comme à l'existence éphémère — et qu'on appelle le Destin ? Aucun autre parti, sinon ce partage inique, qui fait les dieux heureux et les hommes infortunés ? Dans les biens de l'univers, les dieux ont été laissés libres de choisir à jamais la jeunesse, le caprice, la volupté, le rire, le désir insatiable et satisfait, la grâce d'être des forces toujours en acte et jamais épuisées. Ils ont abandonné le reste aux hommes, principalement la souffrance et la mort, quelques miettes de plaisir, l'espérance.

Ah ! si seulement les dieux étaient justes ! Quelle paix, quelle sécurité pour la vie humaine ! Si seulement les dieux daignaient se confondre avec cette loi morale que l'homme porte en lui comme une arme secrète contre le désespoir, s'ils daignaient punir les méchants — avec rigueur, peu importe — récompenser les justes — très modestement, peu importe — quelle émulation de vertu, quel saint respect des choses saintes régneraient dès lors dans le monde confiant des hommes, sous le regard des dieux ! Un âge d'or fleurirait sur la terre. Aucune action scélérate, aucune pensée coupable n'échapperait à la vigilance des dieux, mais les justes du moins seraient préservés et glorifiés dans leurs biens, dans leur famille, dans leur postérité et jusque dans la toison laineuse de leurs brebis... Tout serait en ordre, dans la société comme dans le cœur de l'homme...

Mais les dieux sont-ils justes ? Ils sont libres de l'être. Certains s'y efforcent. Zeus, avec les millénaires, semble accéder à quelque justice obscure. Pourtant, souvent sa foudre encore s'égare sur d'autres que sur les parjures et ses dons abondent pour les pervers... Assurément les dieux sont libres d'être justes, comme ils sont libres de ne l'être pas. Puisqu'ils sont dieux.

Une immense imploration de justice monte de la poésie grecque vers le trône céleste. Certains poètes affirment avec simplicité l'entière équité des dieux, et qu'il n'est pas un méchant qui leur échappe, pas un juste qu'ils ne sauvent. D'autres s'élancent vers la Justice divine au travers de l'angoisse et de la révolte : ils l'affirment non plus naïvement, mais tragiquement, dans le corps à corps avec les dieux ennemis, ils la gagnent au terme du combat, ils s'y installent enfin comme dans la sérénité de l'éther.

Ardent amour de la Justice, d'une justice qui est loin d'être un simple contrat d'assurance (car il est difficile aux âmes droites d'être justes : elles ne se satisfont pas aisément de leur vertu), mais qui est une exigence de pure noblesse pour la substance de l'univers, une revendication qui dépasse l'homme et embrasse les dieux. La justice est trop belle pour que Dieu ne la possède pas. Qui osera la refuser à Dieu ? Elle n'est pas seulement un don que l'homme attend des dieux, c'est un don qu'il voudrait leur faire...

Mais est-il pieux de parler ainsi ? Bien des poètes en doutent. Appartient-il à l'homme de décider des vertus divines ? Il ne s'agit pas d'être généreux avec les dieux, il faut d'abord être lucide. Il ne faut pas se mentir à soi-même, encore moins leur mentir sur eux-mêmes. Le spectacle du monde crie. Le mal règne avec éclat. La mort aveugle le combattant comme une épée rouge. Seule la justice est obscure. Les dieux sont tout-puissants : ils auraient pu donner au monde la claire architecture de la Justice. Ils n'ont pas voulu que la Justice eût la lumière de la Mort. S'ils sont justes, leur justice n'est pas la nôtre. Renonçons à nommer de ce nom trop humain ce qui n'est que la Volonté des dieux...

Qu'ils soient donc ce qu'ils sont ! Il n'est pas pieux de les ramener à des normes trop humaines. L'homme n'a rien à leur prescrire. Qu'ils frappent ou sauvent à leur gré, qu'ils distribuent au hasard ou selon leur étrange sagesse l'heur et le malheur, la vie et la mort, qu'ils dressent contre l'innocent leur piège diabolique et sûr, qu'ils laissent triompher le crime dans la gloire — qu'ils mènent, loin de nous et à nos dépens, leur vie d'immortelle félicité — l'homme se fabriquera désormais sa justice humaine, sa sagesse humaine, une espèce de bonheur humain, en tout cas sa noblesse humaine, dans ce lot dédai-

gné des dieux que lui a concédé le Destin, pour la brève durée du souffle qui passe entre les dents...

Qui sait ? Sans la dure présence des dieux, sans leur avare bienveillance et leur foncière hostilité, sans ce comportement du monde que nous appelons leur injustice, peut-être n'y aurait-il point de grandeur humaine. Auraient-ils donc voulu que leur cruauté enfantât notre noblesse ? Même s'ils ne l'ont pas voulu (et qui dira s'ils ne l'ont pas voulu ?) l'homme se saisit de leur injustice comme de leur suprême bienfait...

Telle est la vérité de la poésie des dieux. Elle pénètre au cœur le plus sombre de l'existence. Elle dresse tout autour de la vie humaine cette mortelle présence divine que jamais ne lâche le regard du poète...

Mais quelle singulière fascination émane de la terrible félicité des dieux ? La lucidité poétique contemple longuement ce visage divin qui est la condamnation de l'homme et, se détachant enfin — exactement comme font les dieux — de la molle pitié qu'inspire la condition humaine, elle saisit dans l'implacable sérénité de ces traits la beauté inaltérable de l'univers.

Voici maintenant s'ouvrir, au delà du désastre humain où semble se complaire l'activité des dieux, la justesse de leur loi, la perfection de leur ordre, l'harmonie de leur sphère inaccessible. Voici se découvrir la beauté du monde.

Il n'est pas de poète grec qui ne le sache : le monde n'a pas de sens plus haut que de produire la beauté. Sur le terreau de la misère humaine s'épanouit cette fleur étrange qui ne périt pas, et qui est la beauté des dieux. Pas un poète grec qui, du moins en quelque minute de lucidité plus aiguë, n'accepte sans réserve la condition faite à l'homme — à cause de cette éclosion des dieux qui embellit et la mort et la vie.

La mort même. Achille a vu mourir son ami, Achille sait qu'il va mourir, Achille tue. A l'adolescent qui le supplie et qu'il va frapper, il dit énonçant, dans toute sa rigueur, la loi de mort que le destin a faite aux hommes et que les dieux ont charge d'appliquer : « Meurs donc, ami. Pourquoi gémir ? Patrocle est bien mort qui valait beaucoup mieux que toi. Regarde-moi : je suis grand et beau, je suis fils d'un noble père, une déesse m'a enfanté. Pourtant la mort est sur ma tête, l'impérieuse loi du destin. Un matin viendra — un soir, un midi — où un ennemi m'arrachera l'âme, à moi aussi, en me frappant de sa pique ou de la flèche de son arc. »

« Meurs donc, ami... » Ami, parce que tous les hommes sont frères en face de la mort : ils s'invitent à l'accepter ensemble... Mais quelle impression l'âme reçoit-elle de cette commune acceptation, sinon une

impression de beauté ? En vérité la mort a la beauté de la loi : elle est belle d'être la nécessité. L'accepter, c'est ouvrir son âme à cet ordre que les dieux imposent et qui les épargne.

Maintenant cette âme ouverte les accueille. Elle se réjouit qu'ils existent, riches de biens qu'ils nous refusent. La vie humaine s'éclaire de leur lumière insolite. Ils enchantent notre douleur par l'assurance de leur félicité.

L'homme meurt : le dieu possède l'immortalité. Il existe donc, proche de la nôtre, une race de vivants née pour démentir la mort. L'amertume de mourir s'efface dans l'élan qui porte l'homme au-devant de ces présences immortelles. L'affirmation d'une durée à laquelle il ne peut prétendre fait plus que le consoler, elle le ravit d'une grâce pure, elle l'emplit de la joie sans tache de la possession esthétique...

Les dieux sont immortels. Non éternels. Ils sont nés comme nous, ils goûtent la vie comme nous — et ils ne la perdent pas. Non créateurs, mais créatures, ils vivent parmi les créatures, dans l'amour des choses visibles. Ils sont nés non pas avant le monde, avant le ciel et la terre, mais nés du ciel et de la terre et parfois d'une chair mortelle. Visibles ou invisibles, ils ont comme nous des corps de chair et de sang, mais c'est le sang des dieux, la chair et le sang imputrescibles. Et cette chair impérissable leur confère une immortalité tangible, infiniment plus désirable que la pâle survie réservée (peut-être) aux âmes des morts sous la terre.

Eternelle, la vie divine n'aurait aucune commune mesure avec celle des hommes, tout entière prise dans le temps. Les dieux vivraient d'une existence métaphysique, que notre imagination ne concevrait qu'avec gêne. Immortelle, la vie des dieux semble le prolongement indéfini de notre vie, la plénitude d'une jeunesse qui n'aurait pas de fin.

C'est au séjour des dieux que le poète grec prend sa revanche sur la mort. Non dans le royaume de l'Erèbe où se traînent nos fantômes vacillants, dans ces champs Elysées où la vie est mortellement blessée, mais dans l'éclat de l'Olympe où des dieux qui nous ressemblent vivent le rêve des mortels.

Les poètes veulent que les mortels s'en réjouissent : ils offrent à l'homme plein d'angoisse et de regrets devant la mort cette race des dieux comme une race d'hommes immortels. Ils veulent que l'homme, se détournant de la chimère de sa propre immortalité, admire dans celle des dieux le chef-d'œuvre de l'univers...

(Tiré de :
Les Dieux de la Grèce. — Mythologie classique,
éd. Mermod, Lausanne, 1944.)